

LES MERS « MERVEILLEUSES » AU MOYEN ÂGE

Par Christiane DELUZ Université François Rabelais.

Qu'il me soit tout d'abord permis de remercier Hélène Richard et les organisateurs de ce colloque de m'avoir appelée à y participer. Leur demande portait sur les mers non cartographiées ou non cartographiables. Mais il m'a semblé que l'on pourrait qualifier ainsi toutes les mers pour la période médiévale, puisqu'on ne voit figurer sur ce que l'on peut appeler cartes ni mesures, ni représentation des fonds, les rivages seuls étant l'objet de tous les soins. Sans vouloir faire de mauvais jeu de mots, on peut dire que la mer est une simple mer porteuse, surface sur laquelle voguent bateaux, poissons, sirènes, voire îles, et ce au moins jusqu'au milieu du XV^e siècle.

J'ai donc choisi de parler des mers dont le nom n'apparaît pas sur les cartes, mais dont les textes nous entretiennent, mers que l'on peut qualifier de merveilleuses au sens que revêt ce mot au Moyen Âge, c'est-à-dire qui méritent d'arrêter le regard, *mirari, mirabilia*. Je prendrai deux exemples de ces mers, la mer Bétée, la mer solide, à l'extrême nord, dans les régions brumeuses et mal connues de l'Arctique, et la mer Aréneuse, la mer de sable dans le lointain Orient asiatique. Elles illustrent, ce me semble, le double visage de la merveille. Soit l'inexpliqué, sinon l' inexplicable, selon la belle définition de Gervais de Tilbury au début de la *Tertia Decisio des Otia Imperialia* :

« Par merveille, nous entendons ce qui échappe à notre compréhension, bien que naturel : ce qui fait la merveille, c'est notre impuissance à rendre compte de la cause d'un phénomène ¹. »

La mer Bétée est ainsi la résultante d'une réflexion savante sur la circulation océanique et les marées. Soit, l'étrange, l'inhabituel, ces choses « moult sauvages et moult diverses » dont Gossouin de Metz dit dans son *Image du monde* qu'elles sont à mettre au compte de la toute-puissance divine, « car Dieu en cui tuit li bien sont a fait en terre maintes merveilles ² ». La mer Aréneuse, elle, tire son existence de toute une longue tradition légendaire.

Dans *La Fontaine de toutes sciences du philosophe Sydrach*, écrite entre 1268 et 1291, une des demandes du roi Boétius de Bactriane au philosophe porte sur la possibilité de faire le tour du monde : « Le roy demande : peut nul aller entour le monde par terre ? » Sydrach répond : « Qui voudroit aller entour le monde, il pourroit bien aller entour ou plus se la terre estoit ferme et plaine, mais qui voudroit

tourner entour le monde, il trouveroit moult de tournées, si comme grandes montaignes et horribles qu'il ne pourroit passer en nulle guise, et si trouveroit moult de secheresses, car goute d'eaue ne pourroit avoir, et encoures il trouveroit moult de diverses bestes et d'oyseaulx desquels tué il seroit, et là où il auroit tout ce passé si trouveroit il les grans desers là où il y a si grande oscurété que goute il n'y veiroit. Et encore là où il auroit tout ce passé, si trouveroit il la creveüre de la terre là où la mer Bétée passe et va de l'une contrée en l'autre ³. »

La mer Bétée est donc tout au bout du monde, quand on a « tout passé ». Le *Livre de Sydrach* a connu une diffusion considérable, figurant dans toutes les bibliothèques princières aux XIV^e et XV^e siècles, traduit en langue d'oc, en italien, en catalan, en flamand, en anglais, en allemand, en danois. Il témoigne de l'effort de vulgarisation encyclopédique qui se manifeste à partir du milieu du XIII^e siècle. L'ouvrage est rédigé en effet à partir de l'*Image du monde* de Gossouin de Metz (1240), mais aussi du *De philosophia mundi* de Guillaume de Conches (v. 1130) et de l'*Introductorium in Astronomiam* traduit d'Abu Mazar vers 1140 par Hermann le Contrefait.

Cette mer Bétée a donc une longue tradition scientifique derrière elle. Au point de départ, il y a l'île de Thulé au-delà de laquelle la mer est gelée. « *Ultra Thyle accipimus pigrum et concretum mare* » affirmait Solin dans les *Collectanea rerum mirabilium* (III^e s.) ⁴. Cette mer « tardive et solide » pour reprendre les mots de Jean Corbechon ⁵, se retrouve dès lors dans toutes les descriptions du monde. Isidore de Séville au VIII^e s. y ajoute la nuit perpétuelle : « Thylé est la dernière île de l'Océan...le soleil s'y arrête en été et, au-delà, il n'y a plus de jour. De là vient que sa mer est lente et solide ⁶. » Il avait mal interprété Martianus Capella : « La dernière de toutes (les îles) est Tylé, dans laquelle au solstice d'été le jour est continu, à celui d'hiver, la nuit, perpétuelle, et au-delà de laquelle, à un jour de navigation, la mer est solide ⁷. »

Les Images du monde vont répéter à l'envi cette information : « Et outre Tilen est la mer congelée et tenans » dit Brunetto Latini dans le *Livres dou Tresor* (v. 1260) ⁸. « Enfin est l'île de Tylé, vers le Circius (nord-ouest), séparée des autres par une distance infinie... au-delà, à un jour de navigation, la

1 Gervais de Tilbury, *Le Livre des merveilles : divertissement pour un empereur* (3^e partie), traduction et commentaire par A. Duchesne, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 20.

2 *L'Image du monde de maître Gossouin*, (rédaction en prose), éd. O.H. Prior, Lausanne, 1913, II^e partie, p. 132

3 *La Fontaine de toutes sciences du philosophe Sydrach*, imprimé à Paris pour Anthoine Vérard, q. 215, fol. giiiv^o-giiij^o B.N.F. Rés. Y 2 183.

4 Julius Solinus Polyhistor, *Collectanea Rerum mirabilium*, éd. Th. Mommsen, Berlin, 1895, 2, 2, 9, p. 101-102.

5 Dans *Le Livre des propriétés des choses*, traduction de Barthélémy l'Anglais, en 1372.

6 Isidore de Séville, *Etymologiarum libri XX*, éd. W.M. Lindsay, Oxford, 1911 : « *Thyle ultima insula Oceani...in ea aestivum solsticium sol facit et nullus ultra eam dies est. Unde et pigrum et concretum est eius mare*. » XIV, 6.

7 Martianus Capella, *De nuptiis Mercurii et Philosophiae* : « *Sed ultima Tyle, in qua solsticiali tempore continuus dies, brumalique nox perennis exigitur, ultra quam navigatione unius diei mare concretum est*. », coll. Teubner, I. VI, p. 330.

8 Brunetto Latini, *Li Livres dou Tresor*, éd. F.J. Carmody, Berkeley, 1948, reprint, Genève, Slatkine, 1975, I, 123, p. 119.

mer est lente et solide » reprend Pierre d'Ailly dans son *Imago Mundi* (1410)⁹, information que Christophe Colomb a reprise en marge.

Mais l'image va se complexifier car on va localiser à l'extrémité septentrionale de l'Océan le point de départ du phénomène des marées. Dans le *Commentaire du Songe de Scipion* (Ve s.), Macrobe avait fait du choc des grands courants océaniques le moteur du flux et du reflux sur toutes les mers du globe : « L'Océan baigne le corps entier de la terre, non pas d'un, mais de deux bras circulaires... Son premier cours circulaire traverse la zone terrestre chaude, enserrant les régions supérieures et inférieures des terres, à l'image de la courbe du cercle équinoxial. A partir de l'Orient, il emplit deux golfes, l'un en direction des confins septentrionaux, l'autre, des confins austraux, et, symétriquement, à partir de l'Occident, naissent de la même façon deux golfes qui, en s'épandant jusqu'aux confins dont nous venons de parler, courent à la rencontre de ceux qui viennent de l'Orient. Et lorsque, avec une violence extrême et une énergie monstrueuse, ils se mêlent et se heurtent, le choc même de leurs eaux entraîne ce fameux va-et-vient de l'Océan, et partout où dans notre mer se produit le même phénomène... ce mouvement provient des golfes de l'Océan¹⁰. »

Cette explication est laissée de côté par Bède au début du VIII^e s. Il reprend le savoir astronomique des Grecs, transmis par saint Basile et saint Ambroise, complété, on le sait, par ses propres observations, et affirme que la marée suit la lune¹¹. Mais au siècle suivant, Paul Diacre va rendre du crédit à Macrobe. Dans l'*Historia Longobardorum*, il situe au large de la Norvège un gouffre, ombilic de la mer, qui, deux fois par jour, absorbe le flot et le rejette, de sorte que sur tous les rivages de ces régions on peut observer les flots s'approcher et se retirer avec une extrême rapidité. Il existe en effet, au large des îles Lofoten, un gouffre générant de redoutables courants de marée. Mais Paul Diacre généralise le phénomène, en évoquant des tourbillons semblables entre la Bretagne et la Gaule et sur les côtes séquanaise et aquitaine¹². Au milieu du XI^e s., cette théorie va recevoir la confirmation d'Adam de Brème dans l'*Histoire des archevêques de Hambourg* : « Selon les gens de ce pays (la Frise) en effet, si l'on met le cap au nord à l'embouchure de la Weser, on ne rencontre nulle terre, mais l'Océan seul, sans limites. Les compagnons se lièrent par serment à tirer au clair cette énigme et quittèrent en joyeux équipage les côtes de la Frise. Laissant derrière eux le Danemark d'un côté et la Bretagne de l'autre, ils atteignirent les Orcades. Ils les abandonnèrent à leur gauche et, faisant voile en gardant la Norvège à main droite, ils rejoignirent, après une

longue traversée, l'Islande et ses glaces. Ils prirent alors droit au nord, labourant les vagues et, après avoir vu derrière eux toutes les îles que nous avons nommées ci-dessus,....ils furent soudain enveloppés par les ombres de la mer de Glace, épaisses au point que l'œil ne les perceait qu'à grand-peine. Alors, sur l'Océan inconstant, un courant maritime, venu d'on ne sait quelle source mystérieuse, emporta violemment les malheureux. Ils avaient perdu tout espoir et ne pensaient qu'à la mort. La vague entraîna les marins vers les profondeurs du chaos - tel est le nom qu'on donne à la gueule du gouffre, car c'est là, dit-on, qu'en se retirant tous les flots dont l'élan semble décroître sont absorbés avant d'être vomis de nouveau, en vertu de ce qu'on appelle la marée¹³. » ils implorèrent Dieu et sont finalement sauvés.

Les recherches sur la marée se poursuivent tout au long de la période médiévale, mais, même si les progrès des observations astronomiques et l'apport de la science grecque et arabe imposent la prise en compte de l'influence de la lune et du soleil, les auteurs se refusent à abandonner l'explication par le gouffre et les courants. Par une tournure d'esprit que l'on retrouve souvent au cours du Moyen Âge, ils vont s'efforcer de concilier les deux théories, comme le fait Honorius Augustodunensis dans l'*Imago Mundi* (v. 1130) :

« I, 40 La marée. La marée de l'Océan, c'est-à-dire le flux et le reflux, suit la lune....elle croît avec la lune croissante, elle décroît avec la lune décroissante. »

« I, 41 Le gouffre. L'ampotis, c'est-à-dire le gouffre dans l'Océan, absorbe et rejette le flot par la marée au lever de la pleine lune. C'est de là que vient le gouffre qui absorbe et rejette toutes les eaux et les navires. Il y a au plus profond de la terre un abîme dont il est écrit : 'Toutes les sources du grand abîme furent rompues'. A côté sont des lieux creux et des cavernes largement ouvertes. C'est là que les vents sont engendrés par l'aspiration des eaux....Et ceux-ci, par leur souffle, attirent les eaux de la mer jusqu'au fond de l'abîme par les cavernes ouvertes des terres et les repoussent à nouveau par leur souffle avec grande force¹⁴. »

Au même moment on retrouve les mêmes explications dans les écrits plus savants de Guillaume de Conches comme le *De philosophia mundi* ou le *Dragmaticon*¹⁵ ainsi que dans les légendes qui accompagnent les mappemondes du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer¹⁶. Et on peut suivre cette volonté de conserver la double explication aux siècles suivants. Dans le *Speculum Naturale* (v. 1250), Vincent de Beauvais donne côte à côte la théorie du tourbillon reprise de Guillaume de Conches et celle de l'influence des astres d'après Pline et Honorius¹⁷. Même attitude, tou-

9 Pierre d'Ailly, *Imago Mundi*, éd. et trad. E. Buron, avec les annotations marginales de Christophe Colomb, Paris, 1930, c.LX, p. 384-385.

10 Macrobe, *In somno Scipionis commentarius*, texte établi, traduit et commenté par M. Armisen Marchetti, Paris, Les Belles Lettres, 2003, II, 9, 1-3, p. 40.

11 Bède, *De natura rerum, Bedae Venerabilis opera didascalica*, éd. Ch. W. Jones, C.C.S.L., CXXIII, Turnhout, 1975, c. XXXVIII, p. 224-225.

12 Paul Diacre, *Historia Longobardorum*, I, c.VI, cité dans P. Duhem, *Le Système du monde de Platon à Copernic*, Paris, 2^e éd. 1958-59, t. III, p. 114.

13 Adam de Brème, *Histoire des archevêques de Hambourg avec une description des îles du Nord*, trad. J.B. Brunet - Jailly, Paris, 1998, IV, 40, p. 229-230.

14 Honorius Augustodunensis, *Imago Mundi*,: « I, 40 De estu. Estus oceani, id est accessus et recessus, lunam sequitur...Cum luna crescente crescit, cum decrescente decrescit. I, 41 De voragine. Ampotis quoque, id est vorago in oceano, in exortu lunae maiori estu fluctus involvit et revomit. Hec autem vorago que totas aquas et naves absorbet et revomit, hinc fit. Est in terra abyssus profundissima de qua scribitur : Rupti sunt omnes fontes abyssi magne. Juxta hanc sunt cavernosa loca et spelunce late patententes. In his, venti de spiramine aquarum concipiuntur...Et hi suo spiramine aquas maris per patententes terrarum cavernas introrsus in abyssum attrahunt, et ea exsudante iterum magno impetu repellunt. » éd. V. Flint, Paris, 1983, p. 68.

15 Guillaume de Conches, *De philosophia mundi libri quatuor*, (attribué à Honorius Augustodunensis) P.L. 172, c. XIV, *De reflexionibus Oceani*, col. 80 / *Dragmaticon Philosophiae*, éd. I. Ronca, *Corpus Christianorum* CLII, Turnhout, 1997, V, 9, *De aqua et reflexionibus Oceani*, p. 165-166.

16 Lambert de Saint-Omer, *Liber Floridus*, éd. A. Derolez, Gand, 1968, *Sphera Macrobi de quinque zonis*, p. 50.

17 Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, V, XVIII - XXI, éd. de Douai, col. 318-320.

jours en ce milieu du XIII^e s., chez Barthélémy l'Anglais dans le *Liber de proprietatibus rerum*¹⁸. Certes, elle est stigmatisée par le savant Jean Buridan (v. 1340) : « Les poètes imaginent, les gens du vulgaire et même les marins croient qu'il y a là (dans les détroits) des profondeurs infernales, que ces gouffres absorbent une grande quantité d'eau et la rejettent ensuite¹⁹. » Mais un humaniste comme Pic de la Mirandole dit préférer les explications mécanistes d'Adélard de Bath (XI^e s.) à celles des astronomes, en invoquant l'absence de marées dans la zone torride. Il avait sans doute mal interprété des récits de voyageurs sur le régime des marées dans l'océan Indien²⁰.

Ainsi se construit l'image de cette mer Bétée, aux confins de notre globe, confins que Pythéas, qui fut le premier au Ve s. avant notre ère à parler de Thulé, avait décrits, selon Strabon qui le critique, comme une zone « où il n'y a plus ni terre proprement dite, ni mer, ni air, mais un assemblage de ces divers éléments, très semblables à un poumon marin...où tous les éléments restent en suspension, espèce de gangue qui tient toutes choses ensemble et sur quoi on ne peut ni cheminer, ni naviguer²¹. »

Sous la glace qui l'emprisonnait, cette mer cachait la « crevée » de la terre, le gouffre mystérieux d'où non seulement jaillissait la marée, mais par où se répandaient les eaux par des veines secrètes à travers le globe terrestre pour surgir en sources et en fleuves : « L'abîme, dit Barthélémy l'Anglais, est la profondeur impénétrable des eaux, d'où naissent les sources et les fleuves. Toutes les eaux en effet sortent de l'abîme et, par des veines secrètes, retournent à leur matrice. On le nomme abîme, comme hors de la vue (*abyssus, quasi obvisus*) parce qu'on ne peut voir quelle est sa profondeur. Ou encore abîme, comme sans pourpre (*abyssus quia sine bysso*), c'est-à-dire sans splendeur, car son trop grand éloignement de la source de lumière le prive de beauté et d'ornement...Ainsi, l'abîme est caractérisé par l'obscurité et la profondeur et la capacité à contenir la totalité des eaux et fluides, et par l'insatiabilité²². » Une telle image d'une eau irriguant le corps de la terre comme le sang irriguait celui de l'homme convenait tellement à la croyance en l'identité profonde du macrocosme et du microcosme qu'on comprend qu'il était difficile d'y renoncer. On est bien là sur le versant savant de la merveille, celui de l'explicable.

L'autre versant de la merveille, celui de l'étrange, peut être illustré par la mer Aréneuse. Située au cœur de l'Asie, elle apparaît dans nombre de textes. La synthèse la plus élaborée se trouve sans doute dans le *Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville (1356) quand il traite du royaume du Prêtre Jean : « Et y ad en soun pays moult de mervailles, qar en soun pays est la mer Arenouse qe est toute d'areyne et de gravelle sanz goute de eauwe, et vait et

vient as grandes undes auxi comme l'autre mer fait. Et nulle foiz ne nulle saisoun ne se tient coye ne paisible. Et ne poet homme passer cel mer par navie ne autrement, et pur ceo ne poet homme savoir quelle terre il y a outre cel mer. Et come bien q'il n'ait point d'eauwe, nientmoinz l'em troeve des bons pesshouns sur les riveres de autre manere et d'autre faceoun qe homme ne troeve en l'autre mer, et sont de bon gust et deliciois a manger. Et a III journées loingz de cel mer il y a grans montaignes desquelles ist fors une fluvie qe vient de Paradiz, et est tout de pierres precieuses sanz eauwe, et court contreval parmy le desert à undes si qe fait la mer Arenouse, et se fiert en cel mer et là se piet²³. »

Sa description reprend textuellement celle de la célèbre *Littera Presbyteris Johannis* dans sa version la plus ancienne non interpolée, qui commence à circuler en Occident dans les années 1150. Cette lettre se rattachait à tout le cycle inspiré par Alexandre et la légende a donc derrière elle toute une chaîne de témoins depuis le II^e siècle avec le pseudo-Callisthène, traduit par Julius Valère à la fin du IV^e siècle, vulgarisé par l'*Epitomè* de Léon de Naples au IX^e siècle avant de servir de source au *Roman* en vers commencé par Albéric de Pisançon au début du XII^e siècle. Il faut noter toutefois que ces textes ne parlent que d'un fleuve charriant des pierres précieuses, comme le faisait aussi au VII^e siècle Aethicus dans sa *Cosmographia* : « On trouve dans ces lieux (en Asie centrale) beaucoup de cristal et de pur electrum dans les vallées, les collines et les petits ruisseaux qui descendent des montagnes.²⁴ »

La mer fut-elle ajoutée en relation avec des récits de voyageurs qui avaient traversé les grands déserts de sable de ces régions ? Dans un article sur *The dry Sea*, John Livingstone fait observer que la région bordant le désert de Gobi est indiquée sur des cartes chinoises très anciennes (deuxième et premier millénaire avant notre ère) sous le nom de « sables coulants²⁵ ». En tous cas, les voyageurs occidentaux qui ont réellement traversé l'Asie restent sobres. Marco Polo dit à propos de la province de Siarcian dans le Turkestan : « Il y a fluns qui maintent jaspre et cassidoine qui se portent vendre au Cathay²⁶. » Le frère Odoric de Pordenone, voyageant entre 1314 et 1329, note simplement à propos de la cité de Geth (Y ezd) : « La cité de Geth... est à une journée pres de la mer Sablonneuse. La mer Sablonneuse est une mer moultmerveilleuse et moult perilleuse²⁷. »

En revanche, la mer Aréneuse est bien présente dans les textes de fiction. Friedrich Zarncke dans ses recherches sur le Prêtre Jean a découvert dans un *Légendaire* du monastère d'Heiligenkreuz, datant du XII^e siècle, un poème, *Elysaeus*, qui évoque un ruisseau de sable transportant des pierres précieuses. On ne peut le franchir qu'une fois l'an, à

18 Barthélémy de Glanville, *Liber de proprietatibus rerum*, Strasbourg, 1480, L. XIII, B.N.F. Rés. A 47, non folioté.

19 Jean Buridan, *Quaestiones super tres primos meteororum*, cité par P. Duhem, *Le Système du monde...*, op. cit., t. 9, p. 68.

20 Pic de la Mirandole, *Disputationum adversus astrologos*, cité par P. Duhem, *Le Système du monde...*, op. cit., t. 3, p. 116-117.

21 G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1968, p. 42-46.

22 Barthélémy de Glanville, *Liber de proprietatibus...*, op. cit. : « *Abyssus est aquarum profunditas impenetrabilis a qua fontes et flumina oriuntur. Omnes enim aquae de abyssu exeunt et per occultas venas ad matricem revertunt... Unde dicitur abyssus, quasi obvisus quia ejus profunditas videri non potest, vel dicitur abyssus quia sine bysso, id est sine candore quia propter nimiam distantiam a fonte luminis lucis pulchritudine caret et decore... Abyssus itaque ex se habet obscuritatem et profunditatem omnium aquarum et fluidorum capacitatem, insatiabilitatem.* »

23 Jean de Mandeville, *Le Livre des merveilles du monde*, éd. C. Deluz, Paris, CNRS, 2000, p. 435-436.

24 *Cosmographia Aethici Istrici* : « *Crystallum multum et electrum purum in illis locis convallibus et in collibus vel in parvis rivolis qui ex montanis fluunt reperuntur.* » éd. H. Wuttke, Leipzig, 1854, p. 44.

25 J. Livingstone, « *The dry Sea and the Carrenare* » in *Modern Philology*, III, 1905, p. 1-46.

26 Marco Polo, *La description du monde*, éd. et trad. P-Y Badel, Paris, Lettres Gothiques, p. 138.

27 *Les voyages en Asie du bienheureux Odoric de Pordenone*, éd. H. Cordier, Paris, 1891, ch. V, p. 45.

la Saint-Jean, et il faut se hâter de ramasser les pierres avant que le ruisseau ne s'engouffre dans une caverne souterraine ²⁸.

Le prétendu récit de voyage de Johannes Witte de Hese (1389), qui se présente comme un prêtre du diocèse de Trèves ayant prolongé son pèlerinage à Jérusalem en naviguant vers l'Inde, situe la mer Aréneuse à quatre jours de navigation de la mer d'Éthiopie, à côté de la mer où l'aimant attire les navires au fond de l'eau. Il n'est plus question ici de pierres précieuses, mais de poissons que prennent des Cyclopes gros et forts, mangeurs de chair humaine ²⁹.

On peut suivre le parcours de cette mer dans les textes jusqu'à la fin de la période médiévale avec, par exemple, le *Tractatus pulcherrimus*, un texte du XV^e siècle qui nomme parmi les merveilles de la Terre du Prêtre Jean : « la mer desséchée, entièrement dépourvue d'eau, mais qui cependant se gonfle comme les autres mers et est agitée par le vent. ³⁰»

Ainsi ces mers merveilleuses si elles ne figurent jamais sur une carte, ont été portées par la tradition littéraire durant tout le Moyen Âge, avant de s'effacer à partir d'une meilleure connaissance du continent asiatique d'une part, et des mers nordiques avec l'ouverture du passage du nord-ouest par les courageux explorateurs du XVI^e siècle d'autre part. Mais il ne faudrait pas voir en elles quelque conservatoire des ignorances et des naïvetés que l'on associe trop souvent à la période médiévale. Elles avaient une fonction : celles de bornes du monde, permettant à l'homme de mieux se situer sur la terre. Elles déterminaient un en-deçà et un au-delà qui n'étaient pas sans signification. La mer Bétée dit les limites de la connaissance. Adam de Brème termine l'histoire des marins frisons par une sorte de méditation : « Il y aurait encore, à bon droit, autre chose à dire ici sur la marée qui naît des eaux deux fois par jour. C'est là pour tous un grand mystère, en sorte que les physiciens eux-mêmes, qui étudient les secrets de la nature, tombent dans le doute en considérant ce phénomène dont ils ignorent l'origine. Tandis que Macrobe et Bède en disent sans doute quelques

mots et que Lucain reconnaît qu'il n'en sait rien, divers auteurs s'opposent et se contredisent à ce sujet, et tous déçoivent notre attente à force de raisonnements incertains. Qu'il nous suffise de dire avec le Prophète : 'Que tes œuvres sont nombreuses, Seigneur !A Toi le ciel, à Toi aussi la terre !....C'est Toi qui maîtrises l'orgueil de la mer ³¹. »

La mer Aréneuse pose les frontières du monde civilisé au-delà desquelles se laissent entrevoir des peuples plus ou moins monstrueux, « hommes sauvages, cornuz, hidous ...qui groucent come porceaux » chez Mandeville ³², Cyclopes anthropophages chez Jean de Hese, tandis que de l'autre côté du fleuve charriant des pierres précieuses se trouvent Gog et Magog dans la *Lettre du Prêtre Jean* ³³.

Si bien que les noms de ces mers reviennent comme un leit-motiv sous la plume des poètes pour dire les limites extrêmes, le bout du monde. Ainsi dans *Fergus* de Guillaume le Clerc :

« Non dusques en la mer Betée
N'est nus si perilleus sentiers
U je n'alasse volentiers
Querre le mius vaillant du monde »
Auquel fait écho le *Book of the Duchesse* de Chaucer :
"No send men in to Walakye
To Prusyë an in to Tartarye
To Alisandre ne in to Turkye
And bidde him fast, anoon that he
Go hoodles to the Dry See ³⁴."

Mais chacun sait que toute frontière est à la fois limitation et appel à la transgression. Ces mers merveilleuses étaient un puissant appel à aller au-delà, à la découverte. Appel renforcé encore sans doute par ces gouffres « insatiables » qu'elles recélaient ou auxquels elles aboutissaient. Mandeville n'affirme-t-il pas que le sable très fin avec lequel on fait le verre sur la côte syrienne vient d'un « aspirans » de la mer Aréneuse ³⁵ ? Gouffres qui font penser à ces trous noirs découverts récemment par les astronomes américains, dont les dimensions donnent le vertige, mais qui sont une pressante incitation à percer les secrets de l'univers.

28 F. Zarncke, *Der Priester Johannes, Erste Abhand. der könig. Sächs. Gesell. der Wiss. Philol. Hist. Kl.*, 7 et 8 1879-1880, repr. Hildenheim, 1980, t. 8, c. VI, p. 120 – 126.

29 *Ibid.*, p. 164.

30 *Ibid.*, p. 171 – 177. U. Knefelkamp, *Die Suche nach dem Reich des Priesterkönigs Johannes*, Gelsenkirchen, 1986, donne le texte en allemand, en appendice, p.200 – 204.

31 Adam de Brème, *Histoire des archevêques...*, op. cit., IV, 42, p. 230 - 231.

32 Jean de Mandeville, *Le Livre...*, op. cit., p. 436.

33 F. Zarncke, *Littera Presbyteris Johannis*, op. cit., 7, p. 91 f.

34 Les deux poèmes sont cités par J. Livingstone, « *The dry Sea...* », art. cité.

35 Jean de Mandeville, *Le Livre...*, op. cit., p. 127.